

## LA QUESTION DE LA «NATURE» ET LE CONCEPT DE NON-DUALISME CHEZ DÔGEN

Yoko Orimo  
Paris, France

Ce qui est bien connu n'est pas connu, dit le philosophe. Selon l'acception commune, la nature signifie ce qui se produit dans l'univers *spontanément* sans intervention de l'homme, et par conséquent ce qui est de l'ordre de l'*inné* chez les êtres en opposition à ce qui est *acquis*. L'opinion prévaut depuis longtemps en Occident que la pensée orientale vivrait dans une sorte de communion immédiate avec la nature, contrairement à l'Occident où l'on pratiquerait une disjonction volontariste entre nature et civilisation.

Or ce thème de la «nature» révèle, à nos yeux, un étonnant *paradoxe*. La «nature» telle qu'elle est conçue dans la culture japonaise n'est pas nature au sens de *données sensibles immédiates*. Elle doit être *travaillée, façonnée et transformée* par la main de l'homme dans l'unité du sujet et de l'objet, de la nature (= l'immédiat) et de l'art (= le savoir-faire, *techné*). La «nature» implique nécessairement le problème de la *médiation* comme moment de la *négation du sensible*. Voir la «nature» en tant que nature transfigurée au-delà de ce passage de la «mort» s'appelle l'*éveil* selon la terminologie bouddhique. Autour du thème de la «nature» se dessine en effet un véritable *mouvement dialectique*, et *c'est très curieusement par le traitement de cette question que la culture japonaise semble rejoindre la philosophie occidentale*.

La pensée de Dôgen (1200-1253), moine mystique du Japon médiéval, fondateur de l'école Sôto du Zen au Japon, nous fournit l'un des meilleurs exemples de ce mouvement dialectique. Si l'amour de la «nature» figure souvent au premier plan de l'écriture de Dôgen, c'est précisément par cette question que Dôgen démontre la nécessité de la *pratique* religieuse comme *force réalisatrice de l'unité* de l'homme et de la nature, de l'esprit et de la matière, à l'écart de toutes formes de pensée *dualisante*, que ce soit du côté de l'*idéisme* ou, à l'inverse, du côté du *naturalisme*.

Prenons d'abord deux textes du recueil *Shôbôgenzô* (le Trésor des yeux qui voient la vérité de l'existence), l'œuvre majeure de Dôgen composée entre 1231 et 1253. Le thème de la *prédication faite par l'inanimé* se trouve mis en relief dans un texte intitulé «La voix des vallées, la forme et les couleurs des montagnes». Le titre provient du poème de l'ermite Soshoku qui réalisa soudain l'éveil en entendant le son nocturne d'un cours d'eau dans une vallée:

---

La voix des vallées n'est autre que celle qui sort de l'immense langue du Bouddha. Les formes et les couleurs des montagnes ne sont autres

que le pur Corps du Bouddha. Moi qui ai entendu les quatre-vingt-quatre mille poèmes durant la nuit, comment, le jour venu, puis-je prêcher aux hommes?

Au moment capital de l'éveil se réalise l'*unité intime* de l'homme et de la Nature, de l'animé et de l'inanimé. L'homme n'obtient l'éveil qu'au contact de la Nature; pourtant ce moment favorable de l'éveil ne se présente pas chez tous ceux qui sont en contact avec la «nature». La nature ne révèle sa véritable figure qu'à l'homme purifié de corps et de cœur par de longues années de la pratique du dépouillement. Dôgen cite un dialogue de Kôshô, maître du Zen, avec Shisen, docteur chargé de l'enseignement scripturaire:

Un jour Shisen demanda à Kôshô: «Comment la nature dans sa pureté originelle peut-elle produire soudain les montagnes, les rivières et la vaste terre?» A cette question, le maître du Zen répond: «Comment la nature dans sa pureté originelle peut-elle produire soudain les montagnes, les rivières et la vaste terre?»

La *question* de Shisen et la *réponse* de Kôshô se présentent sous une forme absolument *identique*. Ce «dialogue» reste incompréhensible tant qu'on ne prend pas conscience de la *différence* essentielle qui doit exister entre les montagnes et rivières dont parle Shisen et celles reprises par Kôshô. La question de Shisen repose sur une *fausse opposition* établie entre l'essence (= la nature dans sa pureté originelle) et le phénomène (= les montagnes et rivières). La réponse de Kôshô nie le *dualisme* posé par Shisen, tout en lui renvoyant le même adverbe interrogatif *comment* pour poser la question de la *pratique* qu'ignore Shisen.

La nature telle qu'elle est perçue chez le commun des mortels sous la forme de données sensibles immédiates et la nature *purifiée* chez l'homme éveillé par la pratique du *dépouillement* sont à la fois les *mêmes* et tout *autres*.

Voilà, dit Dôgen, nous savons maintenant qu'il ne faut pas confondre les montagnes, les rivières et la vaste terre dans sa pureté originelle avec les montagnes, les rivières et la vaste terre. Cependant le docteur de la loi, n'ayant jamais, même en rêve, entendu ceci, ignore que la nature est la nature.

*La nature doit être gagnée comme le point de départ du mouvement dialectique. Le savoir ne suffit pas. La purification n'est pas de l'ordre de l'idéalisme. C'est par la pratique que l'homme et la nature doivent être unis à leur pureté originelle dans la co-réflexivité plénière entre le sujet et l'objet, l'animé et l'inanimé.*

Un autre texte intitulé «Montagnes et rivières comme soutras» est structuré selon une parfaite *correspondance* entre l'univers du *langage* et l'univers du *phénomène*. «Montagnes et rivières appartenant à ce présent, dit Dôgen, sont la réalisation comme présence de la parole des anciens bouddhas.» Montagnes et rivières sont conçues ici comme sainte *écriture* bouddhique. Pour déchiffrer cette écriture vivante du phénomène, il faut voir la parfaite correspondance qui doit exister entre l'*essence* et le *phénomène*, la *surface* et la *profondeur*. C'est pourquoi les sages et les saints entrent au sein de la montagne et y font leur séjour afin de *pénétrer* la profondeur du phénomène et de voir l'*invisible* au sein même du *visible*.

La montagne est la demeure des grands saints depuis le temps qui surpasse tous les passés et tous les présents. Le sage et le saint, tous deux, font de la montagne leur ermitage; ils font de la montagne leur corps et leur cœur.

La lecture existentielle du phénomène engage tout l'être de l'homme. Unis dans un rapport *vital*, l'homme et la nature découvrent leur figure originelle à la *source* du phénomène.

L'adage des montagnes et rivières appartenant à ce présent *réapparaît*, après le long détour acheminant la question de la Voie, dans la finale du texte sous la forme de la *proposition*  $A = A$ . Un ancien bouddha dit: «La montagne est la montagne, l'eau est l'eau.» Dôgen illustre le sens de ce *retour*  $A = A$ , en répétant deux propositions absolument *identiques*: «Cette expression ne veut pas dire que la montagne est la montagne, mais que la montagne est la montagne.» La première proposition  $A = A$ , qui n'a le sens que de l'*immédiateté immédiate*, est niée d'abord pour être ensuite affirmée comme *immédiateté devenue* par la même proposition  $A = A$ , alors revêtue d'un sens *réflexif*, résultat de la *négation de la négation*.

La négation de la négation, cet ultime aboutissement du mouvement dialectique, s'exprime chez Dôgen comme *tableau*. En français, le tableau peint d'après nature est appelé «nature morte», un beau mot qui indique la nature *duelle* du tableau dans lequel la *vie* et la *mort*, la *négation* du sensible et le *rejaillissement* du sensible ne font qu'un, tout comme la *réalité telle quelle* qui se manifeste dans l'unité du *réel* et du *symbolique*.

Dans un texte intitulé «Une galette en tableau», Dôgen nous invite à effectuer une *étude du symbolique*. Le titre est probablement tiré de la célèbre parole de Kyôgen Chikan: «Une galette en tableau (= l'image d'une galette) n'apaise pas la faim.» Dôgen opère tout au long de ce texte un *renversement* du rapport entre le réel et le symbolique. S'il est dit au commencement «une galette en tableau n'apaise pas la faim», l'on en vient à la fin à l'énoncé suivant: «Il n'y a pas de remède qui puisse apaiser la faim sinon une galette en tableau.» Pour l'homme éveillé, la *nature entière* ainsi que *toute activité humaine* se présentent comme tableau. *L'univers de l'éveil n'est autre que l'univers du tableau*. Dans les lignes suivantes s'affirme

*l'identité* réciproque entre les *montagnes* et les *rivières* conçues comme tableaux et une *galette réelle* conçue également comme tableau :

Les couleurs avec lesquelles on peint une galette doivent être les mêmes couleurs avec lesquelles on peint les montagnes et les rivières. C'est-à-dire que, pour peindre les montagnes et les rivières, on utilise les couleurs rouge et bleu, et que, pour peindre une galette en tableau, on utilise de la poudre de riz et de la farine de blé. C'est ainsi que les ingrédients sont les mêmes et que le procédé de fabrication est identique.

Les montagnes et les rivières, c'est-à-dire ce qui est de l'ordre de la «nature», et une galette, *nourriture* façonnée avec les mains d'artisan, sont mises ici sur le même plan par le verbe *peindre* comme choses appartenant au domaine de l'*art*. La «nature» et le *travail*, l'*art* et la *nourriture*, l'*artiste* et l'*artisan* sont tous embrassés dans la dimension *symbolique* du verbe *peindre*.

Pourtant, si le tableau est au centre du discours, Dôgen ne survalorise jamais l'art au sens de l'art pour l'art ni au sens du culte du beau. Bien au contraire, c'est la «nature» entière ainsi que la totalité de la *vie quotidienne* qui sont revêtues de la dimension *symbolique* du tableau à travers le travail de l'artisan et la banalité d'une galette. Dans le penser de Dôgen, l'*artiste* qui peint le tableau au moyen des couleurs et l'*artisan* qui façonne la galette au moyen de la poudre de riz et de la farine de blé sont mis absolument sur le même plan. Comme le peintre qui peint ses tableaux, l'artisan donne la forme à ses œuvres en travaillant la *matière*. Tout ce qui sort de la *main* de l'homme, tout ce qui se réalise comme présence par le *façonnage* n'est autre que tableau, tableau de l'éveil qui s'identifie à la nature revêtu de sa dimension *symbolique*.

Citons, pour terminer, l'un des *poèmes* qui figurent dans «Une galette en tableau» :

Un ancien bouddha dit: «La Voie est réalisée. Sous la neige blanche sont passés des villes et des villages étendus sur des milliers de lieues. Voilà que viennent des montagnes bleues en tableaux.»

Les *formes* et les *couleurs* sont toutes passées sous la *neige*. *La nature est morte dans le silence de la neige, tandis qu'une autre nature ressuscite comme la nature revêtu de la pureté et de la blancheur de la neige*. Dans cet univers de l'éveil, le réel et le symbolique, la vie et la mort ne font qu'un en tant que *réalisation comme présence du concept de non-dualisme*.